

Études internationales



Suvorov, Victor. *Inside the Soviet Army*. New York, Macmillan Publishing Company, Inc., 1982, 296 p.

André G. Kuczewski

Volume 16, numéro 1, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/701826ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/701826ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kuczewski, A. G. (1985). Compte rendu de [Suvorov, Victor. *Inside the Soviet Army*. New York, Macmillan Publishing Company, Inc., 1982, 296 p.] *Études internationales*, 16(1), 198–200. <https://doi.org/10.7202/701826ar>

re soviétique (B.S. Lambeth) et surtout dans le chapitre intitulé « Études soviétiques de l'Alliance atlantique » (M.J. Sodaro). Enfin, dans le dernier chapitre, P. Hassner brosse un brillant tableau des implications de la politique soviétique pour les relations Europe de l'Ouest-États-Unis, et analyse les différentes préoccupations des principaux pays impliqués.

Dans l'ensemble, il s'agit d'un livre solide, bien écrit, cohérent et bien équilibré. Évidemment, après seulement deux années écoulées depuis qu'ils ont été écrits, ces textes pourraient être remaniés quelque peu pour tenir compte de ce qu'il est advenu entre-temps. Par exemple, si en 1981-1982 P. Hassner expliquait que le fossé s'élargissait entre les membres de l'Alliance atlantique à cause d'une évolution sociale et psychologique différente entre les États-Unis et l'Europe, aujourd'hui il constate que l'évolution rapide des événements le force à corriger cette thèse et que, même s'il y a toujours d'importantes différences, il existe présentement une plus grande convergence entre les deux continents autant sur les questions politiques, économiques que militaires. Néanmoins, les quelques rares passages qui ne sont peut-être plus d'actualité n'enlèvent rien à la qualité des différentes contributions, et ceci d'autant plus que la politique soviétique envers l'Europe de l'Ouest n'a pas changé.

Paul LÉTOURNEAU

Département des sciences humaines
Collège militaire royal de St-Jean

SUVOROV, Victor. *Inside the Soviet Army*. New York, Macmillan Publishing Company, Inc., 1982, 296 p.

La guerre fait peur, tout comme la possibilité d'une guerre. Les soldats d'un ennemi réel ou potentiel sembleront toujours faire dix pieds de haut. Il en est ainsi de l'adversaire potentiel de l'Amérique, l'armée soviétique. Chaque char d'assaut soviétique semble éclipser même le plus récent M-1 américain, chaque engin téléguidé infailliblement prêt à éliminer du terrain les chars du Pentagone et du ciel, ses avions.

Inside the Soviet Army n'apaise pas toutes les craintes de ce genre. Les États-Unis ont de bonnes raisons de s'inquiéter de la puissance militaire soviétique. Cet ouvrage jette cependant un éclairage intéressant sur les points faibles de l'armée soviétique. Tous ceux qui recherchent une vision équilibrée de la superpuissance rivale de l'Occident devrait s'assurer de le lire.

L'auteur, Victor Suvorov, est un transfuge qui écrit à partir de la connaissance interne accumulée au cours de quinze années de service en tant qu'officier de l'armée soviétique, à la tête de troupes et dans l'État-major. Il fut à la tête d'une compagnie mécanisée qui participa à l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1968. Si les renseignements dont il dispose ne sont pas toujours à jour, ses jugements d'ensemble n'en sont pas affectés pour autant. Il écrit sous un pseudonyme; bien entendu, il a choisi le nom du plus grand militaire russe des guerres de la révolution française, qui est probablement le plus grand général de l'histoire russe. L'ouvrage est rempli de détails sur l'organisation de l'armée soviétique et sur ses relations aux autres grands centres de pouvoir de l'État soviétique, c'est-à-dire le Parti communiste et la célèbre police secrète, le KGB. Suvorov trace le portrait de l'organisation et des armements des cinq services armés soviétiques, qui forment ensemble l'armée soviétique. Il traite de la même façon des principales armes de combat des forces terrestres et trace la structure des divisions, des armées et des fronts (qui correspondent en gros aux groupes de l'armée) et des « directions stratégiques » (qui correspondent en gros au commandement des forces de théâtre d'opération de l'OTAN).

Ces profils de différents types d'unités ne constituent pas que de simples résumés des boîtes et des flèches des organigrammes. Ils permettent de commencer à pénétrer au cœur de la question de la puissance soviétique. Depuis la Deuxième Guerre mondiale au moins, les stratèges militaires américains se sont évertués sans succès à imposer des forces armées à la fois réduites et fortes avec un rapport forces de combat/services de logistique aussi élevé que possible. Les divisions allemandes, en 1943-1945, disposaient, de fa-

çon générale, de moins d'hommes que les divisions américaines; mais même lorsque les forces des divisions allemandes plongèrent bien en-deça du niveau théorique prévu, elles réussirent encore, presque jusqu'à la fin de la guerre, à réunir une puissance de feu égale ou supérieure aux divisions américaines. Leur rapport forces de combat/services de logistique était plus élevé, et surtout, leurs combattants disposaient d'une proportion plus grande d'armes automatiques.

L'armée soviétique fonctionne suivant le modèle allemand. Un régiment soviétique mécanisé, souligne Suvorov, « est en fait une unité ayant une puissance numérique de moitié inférieure aux brigades des armées occidentales, mais qui équivaut néanmoins ou est même supérieure à celles-ci pour ce qui est de la puissance de feu et de la force de frappe ». De la même façon, les armes soviétiques sont simples, rudimentaires, faciles à réparer et à utiliser, et, grâce à leur relative simplicité, produites en des quantités telles, qu'elles pourraient bien faire échec à tout avantage qualitatif que peuvent avoir les armes américaines.

Suvorov met également le lecteur en garde contre la tendance à juger les armes soviétiques à partir de leur performance au sein des forces armées des États clients, comme dans les escarmouches entre la Syrie et Israël. Les Soviétiques envoient à leurs clients des « *monkey models* » de leur équipement, des modèles qui ne sont pas équipés des technologies de pointe, que les Soviétiques ne prendront pas le risque de dévoiler. Le « *monkey model* » du char T-62, par exemple, n'est pas équipé de canon stabilisé, a un équipement radio et optique simplifié, conserve un système manuel dépassé pour dresser et faire tourner son canon, et lance des obus antichars perceurs de blindage à pénétrateur en acier plutôt qu'en uranium ou en wolfram, comme sur les modèles soviétiques actuels.

La modicité, la rudesse et la simplicité marquent également l'entraînement militaire soviétique. Seuls les spécialistes qui doivent connaître les détails de la manipulation des armements hautement perfectionnés reçoivent un entraînement complet sur les raffinements

de ces armes – deux hommes, le commandant et le technicien, sur une équipe de trente canonniers, par exemple. Les autres, les « ours », rempliront surtout des tâches subalternes qui s'apprennent facilement et ne recevront pas plus d'entraînement que n'en demandent leurs tâches. Ce système permet aux forces terrestres soviétiques d'entretenir 183 divisions comptant à peine plus d'un million et demi d'hommes en temps de paix. Seuls les spécialistes et les recrues sont là en temps de paix. Les « ours » reviennent en cas de mobilisation et les effectifs des forces terrestres peuvent s'élever à quatre millions en une journée ou deux. Une mobilisation plus grande peut alors rapidement permettre de doubler le nombre de division et potentiellement le nombre d'hommes; les formations de temps de paix sont dotées de plus d'officiers qu'il n'est nécessaire, afin que leur nombre puisse être multiplié en les divisant en deux.

Plusieurs des éléments les plus impressionnants de la puissance militaire soviétique tirent leur origine de l'armée allemande de 1870-1945, qui fut probablement la meilleure du monde moderne. Mais parce que les Soviétiques n'ont pas suivi en toute chose le modèle allemand, l'Ouest peut encore être sauvé. L'excellence de l'armée allemande reposait, en dernier recours, non pas dans ses systèmes d'armement ou de mobilisation mais dans la qualité de ses officiers, formés dans des écoles militaires supérieures, encouragés à faire preuve d'initiative individuelle et de souplesse et dans la cohésion fondée sur la camaraderie des unités militaires allemandes. Les Soviétiques n'ont pas réussi à reproduire ces conditions d'excellence. Leurs officiers et leurs soldats ne sont pas unis dans une cohésion empreinte de camaraderie, mais séparés par une discipline brutale. Leurs officiers ne sont pas encouragés à faire preuve d'initiative et de souplesse mais on attend plutôt d'eux qu'ils remplissent leurs fonctions comme des automates. L'administration, la discipline et les tactiques, toutes sont extrêmement rigides.

Il est fort possible que la rigidité se révèle le vice fatal de l'armée soviétique, ruinant la puissance impressionnante existant aux chapitres de l'armement et de la quantité.

Le tableau que dresse Suvorov de la vie et de l'entraînement quotidiens des officiers et des soldats donne aux dirigeants politiques et militaires américains des raisons de l'espérer. Mais ils ne peuvent se le permettre; l'importance numérique de la main-d'oeuvre et de l'équipement soviétiques est trop grande et les armes trop bonnes pour justifier la moindre complaisance à Washington. Pour être prêt à se défendre, l'Ouest doit en savoir le plus possible sur l'armée soviétique. L'ouvrage de Suvorov constitue à cet égard une introduction admirable.

André G. KUCZEWSKI

*Department of Administration and Policy Studies,
McGill University, Montréal*

3. NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Annales d'études internationales 1980-1981/Annals of International Studies 1980-1981, Volume 11: Religions et révolution. Genève, l'Association des anciens étudiants de l'Institut Universitaire de Hautes Études internationales, 1981, 104p.

Il y a quelques années, on ne pouvait pas douter du fait que les temps modernes annonçaient la fin de la religion, la « mort de Dieu ». En fait, la religion fut léguée au domaine du traditionnel, « l'opium des masses », en voie de disparition. Mais voilà que « Dans le tourbillon des événements contemporains, la résurgence du religieux comme facteur de résistance et d'appel au changement est indéniable ». (p.31). Le problème, à la suite de cette constatation, est que les experts des sciences humaines se trouvent démunis, sans cadres théorique et méthodologique valables; l'interprétation de ce phénomène demeure controversée » (p.31).

Ce volume, composé de neuf articles, tente de traiter ce problème dans le cadre des relations internationales. Quatre des neuf articles se tiennent à une analyse abstraite sans références à une « religion plus qu'à une autre ». Un article présente le cas du christianisme et un autre le cas du Judaïsme. Les trois autres portent sur la révolution iranienne de 1979. Cette révolution menée au nom de la religion islamique, a bouleversé le monde académique autant que le monde politique. Elle a confondu les experts qui, en dernière instance, étaient responsables de l'aveuglement des politiciens américains. Elle a réussi contre le pouvoir imposant du Shah, gonflé par le soutien américain.

Malgré certaines observations originales des divers auteurs sur différents aspects de la problématique, le livre ne réussit pas à offrir une clé, pour interpréter ce phénomène.

Norma SALEM

*Institut québécois de recherche sur
la culture*